

de ses billets n'avait été protesté. Mais hélas ! la nature humaine est fragile, et il ne faut qu'un instant pour perdre le fruit si rare et si précieux de trente ans de vertu ! L'heure fatale était sonnée pour le vertueux Grassouillet, et les passions, qui jusque-là n'avaient nullement troublé son sommeil du juste, allaient souffler dans son cœur des désirs désordonnés.

Si je ne vous ai pas dit que le marchand de bonnets était aussi bon père que bon mari, c'est par la raison fort simple que M. et Mme Grassouillet n'avaient pas d'enfant. Pour eux, ce n'était pas un petit chagrin, surtout depuis que les commères du quartier affectaient avec une malice infernale de plaindre la dame en lui répétant à propos de rien et à propos de tout : « C'te chère dame Grassouillet ! c'est malheureux tout de même, car à présent il n'y faut plus penser ! » Puis, pour éviter une réponse de la marchande, réponse dont elles lisaient l'ingrue formule dans ses yeux, les malignes créatures se hâtaient de demander une paire de bas ou autre chose, et la colère de la dame s'évaporait pendant qu'elle ouvrait un paquet d'*ahüs* (ce qui, dans l'argot des magasins, signifie un paquet de marchandises de rebut.) Ces choses résultaient de ce que M. Grassouillet venait d'atteindre la quarantaine, et que sa tendre épouse avait dix ans de plus que son mari.

Toutefois, par un beau matin, et en dépit des méchants propos des commères, Mme Grassouillet tressaillait de bonheur, et aussitôt elle fit part d'une heureuse nouvelle à son mari qui en pleura de joie. Pour se prouver à elle-même, comme aux autres, que sa position n'avait rien de douteux, Mme Grassouillet se prit à avoir des envies irrésistibles, et auxquelles son mari résista d'autant moins que jamais le pauvre homme n'avait eu même la pensée d'une résistance. Elle eut d'abord envie d'une parure en or et en pierres précieuses, puis d'un cachemire de l'Inde, puis d'une robe de velours, puis d'un chapeau à plumes de paradis, puis de mille autres choses peu importantes ; enfin, quand le mois de septembre arriva, elle eut envie d'un panier de chasselas de Fontainebleau, et c'est cette dernière envie qui perdit le pauvre Grassouillet.

A sept heures du matin, le marchand de bonnets muni de son feutre gris, de sa canne, de son parapluie et de son manteau de garde national, gagna le quai des Célestins et monta courageusement sur le bateau à vapeur. A onze heures il traversait à pied la forêt de Fontainebleau, pour gagner cette ville, parce que, en bon Parisien qui n'est jamais sorti de la capitale, il croyait que le chasselas de Fontainebleau devait se récolter dans les rues ou au moins dans les jardins de Fontainebleau. Tout en marchant, il admirait à sa manière la belle nature ; il s'extasiait sur la longueur de la France, l'étendue de la campagne et la distance de l'horizon ; il s'étonnait de voir que toutes les feuilles étaient vertes, et qu'il y avait plus d'arbres dans la forêt que dans les Champs-Élysées et les Tuileries ; mais il regrettait que ces arbres ne portassent ni poires, ni melons, ni choux-fleurs, et qu'on ne les eût pas plantés en échiquier ou en quinconce. Il pensait aussi que la promenade serait plus facile si, au lieu des ronces, des aubépines, des fougères et des mousses humides qui encombraient le sol, celui-ci était sablé et ratissé avec soin.

Nonobstant ces petites critiques, il cheminait assez gaiement lorsque tout à coup le son des cors et les aboiements des

chiens vinrent frapper ses oreilles. C'était la chasse d'un prince qui s'approchait à grands fracas, poursuivant un vieux cerf dix-cors qui, haletant et n'en pouvant plus, venait se jeter dans un étang pour échapper aux chiens et aux chasseurs. Le jeune prince, sa suite et ses piqueurs, tous montés sur des chevaux barbes, au jarret souple et nerveux, serraient de près le pauvre animal qui, pour gagner la mare, devait nécessairement passer à côté de Grassouillet. Le bon marchand de bonnets, quine s'était jamais trouvé à pareille fête et qui ne savait encore de la chasse que ce qu'il en avait appris par les journaux de Charles X, en fut un peu étourdi ; mais il ne perdit nullement la tête, et même il lui vint à la pensée de faire la cour au prince en lui facilitant la prise du cerf. En conséquence, il se jeta au-devant de la bête, pensant la saisir par les bois et l'arrêter net, comme un jour il avait bravement arrêté par la bride, sur la place du Carrousel, un cheval échappé. Le cerf baissa la tête, de manière à toucher presque la terre avec le nez, puis il la releva par un mouvement brusque, et l'on vit l'infortuné Grassouillet voler dans les airs comme un canard sauvage, et s'abattre à quinze pas de là, au beau milieu de la mare, où il fit un magnifique plongeon dans la vase. Les chiens, troublés par un spectacle qui leur parut nouveau et amusant, s'élançèrent dans l'eau pour se mettre à ses trousses, et déjà ils houspillaient les fonds de son pantalon, lorsque les piqueurs, à grands coups de fouet, les forcèrent à se remettre sur les traces du cerf qui avait joué des jambes.

Grassouillet ne riait pas ; mais en compensation, le prince riait pour deux, et une hilarité générale s'empara de tous les chasseurs, lorsqu'on vit le pauvre diable sortir de la mare, couvert d'eau et de fange, sans la plus légère blessure. Le prince le fit approcher, lui adressa la parole avec bonté, le félicita ironiquement sur son adresse à sauter et à plonger, et finit par lui offrir le cheval d'un de ses piqueurs s'il voulait suivre la chasse. Cette bienveillance railleuse fit si bien tourner la tête au marchand, qu'il oublia l'état dans lequel était sa toilette pour se souvenir qu'autrefois il avait été pendant trois mois dans la garde nationale à cheval. En conséquence, remettant sa canne, son parapluie et son manteau à la garde d'un valet de chenil, il enfourcha bravement le coursier qu'on lui présentait, se mit à galoper à la suite du prince, et fut le premier à plaisanter sur sa mésaventure.

Depuis ce moment, Grassouillet devint un passionné chasseur ; ce goût l'entraîna tout naturellement à celui de l'histoire naturelle, et ensuite à celui des voyages, ce qui commença déjà à lui faire négliger un peu son commerce. A la grande surprise de Mme Grassouillet, il ne parlait plus de l'éducation, de l'état à donner au fils qu'il attendait d'elle, mais de la chasse à courre, à tir, de cerfs, de daims, de chamois, de renards, de lièvres, de faisans et de perdrix. Le soir, au lieu de faire la partie de piquet ou de dominos avec sa femme, il avait continuellement le nez dans un traité de chasse, dans la relation d'un voyageur, ou dans un cours d'histoire naturelle tout aussi menteur mais plus naïf, et il choisissait toujours les plus gros livres pour faire ses lectures, parce qu'il croyait des ouvrages ce qu'il croyait des hommes, que les plus grands sont toujours les meilleurs. C'est pour cela qu'il avait acheté, à raison de cinquante centimes le volume, les *Annales* in-quarto